



L'ÉDITO  
D'UN LECTEUR

Liberté  
d'expression  
et liberté de presse

La liberté d'expression est un des fondements essentiels d'une société démocratique. Mais pour qu'il y ait une liberté d'expression dans un pays, il faut tout d'abord que celui-ci jouisse d'une vraie démocratie et que celle-ci ne soit pas bafouée au moindre prétexte.

L'objet de cette liberté est le droit d'avoir son opinion, de l'exprimer sans voir opposer des restrictions ou la censure pour des considérations culturelles, religieuses, ethniques, socio-économiques ou politiques. Bien sûr, il y a des limites. En effet, il y a une liberté d'expression et libérés dans l'expression. En clair, on peut s'exprimer sur n'importe qui et n'importe quoi à la seule condition que ce que l'on exprime ne soit pas calomnieux ou diffamatoire qui porte atteinte à la réputation d'une personne, à son honneur, etc. En fait, comme on le souligne souvent, la liberté de chacun doit s'arrêter là où commence celle des autres.

Historiquement, la liberté d'expression s'est principalement développée autour de la liberté de la presse. La liberté d'expression et la liberté de la presse sont considérées, par l'Unesco, en tant que droits fondamentaux de l'être humain, une des actions phares de l'Unesco dans ce domaine a été la proclamation en 1993, par l'Assemblée générale des Nations Unies, d'une Journée mondiale pour la liberté de la presse, célébrée le 3 mai. Une occasion pour, notamment, encourager et développer des initiatives en faveur de la liberté de la presse, et d'évaluer l'état de la liberté de la presse à travers le monde.

Chez nous, on ne peut parler de liberté d'expression en Algérie que depuis 1990 où la nouvelle loi sur la liberté de la presse a été promulguée. Cette loi permettait la création de journaux indépendants. La plupart des grands journaux qui existent aujourd'hui ont été créés à cette époque-là. Une véritable liberté d'expression s'est exercée alors, les journaux avaient un vrai sens critique. L'état d'urgence et la promulgation d'un arrêté qui restreignait les libertés publiques et par conséquent la liberté de la presse seront le commencement de la fin de cette belle embellie démocratique.

Aujourd'hui, le champ médiatique s'est fermé un peu plus et les médias audiovisuels sont toujours, dans les faits, objet de monopole. Aux journaux indépendants sont venus se greffer d'autres quotidiens qui sont proches du pouvoir. C'est ainsi que de nombreux journaux ont été créés ces dernières années et dont le seul but est de glorifier. Ces journaux, qui ont un lectorat moindre, vivent grâce à la subvention indirecte de l'Etat.

D'autres, deux ou trois quotidiens sportifs, ternissent l'image du journalisme algérien en s'adonnant, pour des motifs mercantilistes et régionalistes, à un jeu déplaisant qui peut susciter des conséquences malheureuses. En plus de la censure de l'Etat, il y a une nouvelle censure qui fait mal, c'est celle des annonceurs publicitaires privés.

Dans tout cela, les journaux qui gardent réellement leur indépendance, sont très peu, dont *Le Soir d'Algérie* qui, malgré toutes les embûches, continue de faire le bonheur de ses lecteurs.

Rappelez-vous ce que disait Charles Péguy : «Celui qui sait la vérité et qui ne gueule pas la vérité se fait complice des escrocs et des faussaires.»

B. Mohamed (Chevalley)

# Harraga, la mort fait partie du voyage

Le phénomène des harraga ne cesse de défier le gouvernement qui se félicite du succès d'un bilan inachevé et qui le restera encore. Et comme pour jeter le discrédit sur la politique de l'emploi menée par les autorités de notre pays, des jeunes Algériens, qu'ils soient du nord ou du sud, multiplient les tentatives de rallier les côtes sud du continent européen à bord d'embarcations bricolées à la va-vite. Mais qu'est-ce qui pousse ces milliers de jeunes à braver les dangers d'une mer souvent assassine ?

Ce qu'il faut savoir avant d'accabler ces jeunes comme le font certains hommes politiques, à l'instar de l'ex-chef du gouvernement,

lors de sa sortie médiatique à Oran à l'occasion de l'ouverture du 1<sup>er</sup> colloque national sur l'émigration clandestine, organisé par l'inoxydable Union nationale de la jeunesse algérienne (UNJA), est que le problème n'est pas seulement le chômage comme cherchent à l'imposer certains esprits chagrins, mais la mal-vie. A défaut d'une enquête sociologique nécessaire, l'Etat ne peut avoir la prétention de dire qu'il est à l'écoute des jeunes. Le discours moralisateur dont usent et abusent les «décideurs» ne peut empêcher ce phénomène.

Aujourd'hui, cette frange de la population est à la recherche d'une liberté sans entrave, car bien que le pays soit indépendant, la jeunesse

se sent toujours vivre dans un «pays occupé». Occupé par qui ? Me dira-t-on ; par une gérontocratie aux pratiques opaques, un «Etat pauvre» avec des milliards de dollars dans les réserves et dont la morale officielle est rétrograde.

Nonobstant cette âpre réalité, les jeunes, garçons et filles, plus entreprenants que jamais, restent déterminés à faire entendre leur voix, car ce qui était hier caché, nié, minoré, tel un fléau, est en 2008 un fait social digne d'intérêt, un mouvement de contestation individuel et collectif, passif et tragique, la mort étant presque toujours du voyage.

Amine Mohamed Oussaïd

# L'ire des hospitalo-universitaires, un cauchemar qui vire à l'enlèvement

«Comment diable un bougre d'illettré, élu à la suite d'un plébiscite assez douteux, peut-il percevoir trente fois le SMIC alors qu'un professeur ayant consacré toute sa vie à un dur labeur n'en a que pour des miettes !»

«Avec un air de mélancolie, des pensées glauques, je me réveillai aux aurores, d'un sursaut dont l'impétuosité fit même sombrer mon Léo – chat de gouttière – dans une torpeur horrifiante... (j'avais même évalué sa «tropoïne»... il avait bel et bien fait un IDM !), je le pris alors dans mes bras, l'installai dans mon giron... je crus d'abord, naïvement, qu'il allait se mettre à ronronner... il ne fit rien de tel puis un instant plus tard, il se mit sur ses pattes, se dressa fièrement et proféra : «Fiston ! Qu'as-tu donc à me fixer ainsi ?! Aurais-tu perdu la raison ?»

Je ne sus si je devais le sermonner ou crier ma joie en clamant son surnom !

Et comme si mon rêve ne pouvait prendre fin de la sorte, mon félicidé préféré se mit sur une chaise ; prit un verre d'eau plate ; ingéra une gélule dont je ne puis vous spécifier la nature puis me regarda et dit : «Allons mon enfant ! Conte-moi ce qui te turlupine ? Tu m'as l'air bien préoccupé ces derniers mois... serait-ce donc une autre de tes idylles qui te tarade ?». Je l'interrompis furieusement et ripostai : «Où diable es-tu parti puiser pareilles idées ?! Si seulement tu savais dans quel tourment je me débats !»

Il se courba sur ces entrefaites les dos puis, d'un ton cérémonieux, comme s'il voulait m'exprimer sa compassion me dit : «Voyons mon brave ! J'ai galéré des lunes avec vous autres humains qui essayez incessamment de me mettre des coups de pied dans l'arrière train ! J'en connais un peu de vos combines ! Explique-moi donc tes ennuis !»

Je jetai un œil furtif autour de moi, voyant que personne ne me scrutait sombrer dans mes songes, mes dérives... puis me mis à narrer :

«Comment puis-je prélever à mon histoire sans risquer d'occasionner un IDM à mon humble compagnon, derechef... mon soliloque sera certainement long... extrêmement long car cela fait déjà des lustres (deux mois) que je me complais dans la désolation... étant en proie à une indifférence absolue affichée par mes gouvernants, serais-tu prêt à m'écouter pérorer aussi longtemps... au risque de ne point faire de roupillon ?»

Il me dit : «Sois donc sans crainte mon enfant ! Je saurai déroger à la règle !... je ne m'assoupirai point ce soir ! Lance-toi ! Pronto !»

Je baissai alors la tête puis repris :

«Mon président me méprise, ses subordonnés me méprisent, et l'état de mon école (L'hosto) s'avère être en pleine déliquescence».

Léo, interloqué, ricana : «Satyre ! Des soucis au travail ?!»

Je grognai alors : «Des soucis de travail ?! Un avenir brumeux ! Des projets mis en péril !...Une vision apocalyptique de la vie ! Voilà le tandem qui empoigne mon quotidien depuis près de deux mois !»

La ferveur et l'attention qui animaient Léo semblaient fléchir de prime abord ; exaspéré, il soupira :

«La vie algérienne n'a rien d'un bol de lait vaillant ami ! C'est un pot pourri d'où émane une multitude de senteurs... tantôt agréables en percevant le bonheur de pouvoir rêvasser en flânant dans une petite ruelle provinciale (Ciel ! Ce que ma ville natale, Affreville, me manquera le jour où, expatrié, je ne pourrai fouler le sol de ma patrie !), tantôt amère en buvant le calice jusqu'à la lie...»

Une chose primordiale demeure à être prise en considération... deux solutions s'offrent à toi ! L'une étant à même de te délivrer de cette situation inextricable semblable à une prison à ciel ouvert ; abandonner (Quoique perfidement) le pays et escompter des jours meilleurs chez des étrangers ; ou croupir ici, et te retrouver, quadragénaire avec une minable rémunération que des vieillards acrimonieux aux allures pourtant si joviales se feraient un plaisir de revoir en baisse (nos valeureux députés). Tu as le choix ! Vivre heureux tout en ayant l'impression d'avoir négligé une chose, ou perdre la raison, tout comme le vieux chat que suis-je... en te rabattant sur un vin d'une qualité exécrable (l'eau plate qui n'en était pas vraiment une !) et un anxiolytique que tu aurais chapardé dans ta propre officine (la gélule douteuse).»

Je finis par mettre à la porte Léo, car imbu de mes convictions, je ne pus faire face à la salve de remontrances qu'il s'était empressé de me lancer dès lors que je lui fis part de mon choix.

Douce mère de la dévastation ! Pourquoi ne nous gracierais-tu pas (?), nous autres étudiants constituant ce qu'ils qualifient, eux (je me permets de reconduire les propos de ma camara-

de... l'externe de Tizi, qui avait soit dit en passant si éloquemment défendu cette cause ô combien noble qui nous unit) d'élite... l'élite déchue allais-je dire !

Je ne rebattrai pas mes discours sentencieux comme à l'accoutumée, je ne ferai que constater en votre compagnie l'ampleur des ignominies dont peuvent être à l'origine nos ministres.

Il faut vraiment avoir du cran, une audace pouvant être assimilée à une témérité accablante pour oser s'en prendre à d'éminents professeurs... nos maîtres ! Ceux-là qui bravèrent naguère attentats et menaces pour rejoindre leurs amphithéâtres (décade noire... représ-nos nos bouquins d'histoire ! Oups ! Notre président veut que nous oublions cette phase qui avait farouchement maculé notre identité nationale... allant même jusqu'à nous contraindre à absoudre les pires infamies commises par ces fêlés de barbus !)... ceux-là mêmes qui, livrés à eux-mêmes – au vingt et unième siècle ! – font des mains et des pieds afin de tenter si adroitement de nous transmettre ne serait-ce qu'un brin de ce savoir – jadis mis sur un piédestal par Galien et Hippocrate –... dans des enceintes vétustes, datant apparemment de l'aire coloniale (choukrane Napoléon !)

Je m'adresse à présent au ministre moustachu qui ne manque aucunement d'étaler sa grandiloquence en discourant devant l'assistance (et qui ne m'inspire point confiance... simple spécification) ; que voulez-vous morbleu ! Que nous nous agenouillions pour que vous approuviez nos doléances ? Que nous vous implorions pour que vous fassiez preuve d'un altruisme (une qualité revêtant une importance indéfinissable chez les ministres du temps d'Omar B'nû El Khattab)... a priori inexistant ?

J'avoue ne pas saisir votre raisonnement !

Faites preuve d'un peu de bon sens parbleu ! Comment diable un bougre d'illettré, élu à la suite d'un plébiscite assez douteux, peut-il percevoir trente fois le SMIC alors qu'un professeur ayant consacré toute sa vie à un dur labeur n'en a que pour des miettes.

Je vais partager avec vous un petit amusement, fruit de mon imagination burlesque pour que vous puissiez, vous qui avez l'air si ingénu sous votre pelage

LE BILLET

DE M. BENREBAI

## Les médissants

Ils se retrouvent le vendredi matin dans le café du coin, prétextant siroter un café, pour se délecter des «dernières nouvelles» et des mésaventures des uns et des autres.

Leur langue est bien acérée et ils médissent, diffament et propagent des ragots qui meubleront le vide sidéral culturel de la houma jusqu'au week-end prochain, la nature ayant horreur du vide, dit-on. Après la prière et la sieste, ils se retrouvent, adossés au mur jouxtant la houma, épiant les faits et gestes et inventant des secrets à chacun des voisins qui passent, coupables de ne pas participer à ces orgies «ragotières» hebdomadaires.

C'est encore une conséquence de la désertification culturelle.

M. Benrebai

TEXTO... Nabila de Hussein-Dey, je te cherche désespérément... Si tu lis le journal, appelle-moi. Je meurs d'envie de te revoir. Je ne respire plus, tu es mon oxygène (de la part de Boussaâd)... Je ne te l'ai jamais dit, je te rencontre tous les jours, te côtoie... Et je ne t'ai jamais dit que je t'aime... Que ma vie sans toi n'a pas de sens... A la blonde «carrée» (de la part de Kady)...